

Sentinelles : 25 ans d'écriture à L'Itinéraire, Collectif

Valérie Savard

Numéro 261, été 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/86927ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Savard, V. (2017). Compte rendu de [*Sentinelles : 25 ans d'écriture à L'Itinéraire, Collectif*]. *Spirale*, (261), 6–9.

L'ITINÉRAIRE



SENTINELLES

25 ANS D'ÉCRITURE À L'ITINÉRAIRE

Préface de Monique Proulx

Chroniques quotidiennes de la précarité

Par Valérie Savard

SENTINELLES : 25 ANS D'ÉCRITURE À L'ITINÉRAIRE

Collectif

Groupe communautaire L'itinéraire, 2017, 209 p.

En janvier 1995, Jean-Marie Tison commençait son article dans *L'itinéraire* de cette façon : «*Je voudrais répondre ici à la question que m'a posée une jeune étudiante en éducation spécialisée à qui je tendais le journal en lui vantant ses mérites. De toute évidence, elle n'a pas cru une seconde que j'ai pu connaître l'itinérance, la rue. Plus subtilement, je sentais bien que pour elle je n'étais pas un vrâ itinérant.*» Dans un ton et un humour qui rappellent sans contredit ceux de Plume Latraverse, l'auteur déplie la fameuse question : «*Cé quoi la différence entre un itinérant et un sans-abri?*» «*Eh bien, la vérité, c'est que nous sommes des êtres à personnalités multiples. Lorsque les missions nous enferment dehors à 7 h du matin, nous devenons des sans-abri. Mais dès le premier pas vers nulle part, nous revoilà itinérants. L'idée nous vient-elle de nous arrêter pour bummer, histoire d'acheter de quoi fumer ou boire, et toc! nous nous "méta-morphosons" en quêteux. La manche a-t-elle été heureuse? On s'paye de quoi boire et zap! nous voici transfigurés en robineux! La journée ne s'achève pas là, mais abrégeons... Si nous avons de longs cheveux en bataille, un âge respectable et surtout une longue barbe blanche de père Noël, nous devenons de beaux clochards comme vous les aimez : vieux et pitoyables.*

Par contre, si nous sommes jeunes, saouls et avec des crânes rasés, nous sommes de dangereux punks crottés et en carence socio-affective, ou encore des apaches caractériels...» Et lorsqu'ils passent à *L'itinéraire*, ils deviennent camelots, camelots-rédacteurs, participants... sentinelles.

D'écriture-de-camelot à littérature de témoignage

Placée sur un huitième de page avant la couverture intérieure du recueil se trouve la définition que donnait du mot «sentinelle» le *Larousse* 1989. Dans sa première acception, la sentinelle est le soldat, la garde, l'observateur; dans sa seconde, c'est un gros excrément. Rapport éminemment ambivalent qui se retrouve, fluctuant, dans les textes dont est composé ce recueil de 100 articles de camelots publiés dans le magazine *L'itinéraire* au cours de ses 25 ans d'existence. Fondé en 1992 par Pierrette Desrosiers, Denise English, Michèle Wilson et François Thivierge, le Groupe communautaire *L'itinéraire* centre ses activités autour des enjeux liés à l'itinérance, la précarité financière et la réinsertion sociale. En son cœur, le journal *L'itinéraire*, aujourd'hui bien connu du grand Montréal, cherche à «donner la chance aux gens d'écrire sur différents sujets en les

invitant à sortir de leur solitude». Pendant la première année, le journal sera distribué gratuitement dans les organismes communautaires et les maisons de chambres, avant de prendre la rue dans une édition payante en 1993. La vente du journal procure bien entendu une source de revenus pour les participants, ainsi qu'une possibilité de restructurer leur vie. Mais le travail des camelots leur permet aussi de travailler à changer le visage de la pauvreté et de l'itinérance dans la métropole, objectif que ne perdent jamais de vue les Gabriel Bissonnette et autres Quaprice Basque, qui doivent faire face non seulement aux conditions météorologiques québécoises, mais bien plus encore à l'indifférence, à l'incompréhension ou au mépris du public. «*Les pieds dans la pluie verglaçante ou la gadoue, des sueurs froides ou humides attaquent ma santé*, écrivait Alcatraz en juin 2001. *Ma moelle épinière et mes voies respiratoires sont minées. Je ne vends pas ce journal dans le seul but d'arrondir mes fins de mois [...]. Il me suffirait de retourner à mes anciennes "amours" (vente de drogues, de cigarettes et d'alcool de contrebande, recels, etc.) pour m'enrichir beaucoup plus facilement [...]. Si je persévère dans cette voie, c'est parce que je veux véhiculer dans ce média communautaire mes messages humanitaires remplis de*

leurs d'espoir pour la venue de jours meilleurs pour les défavorisés.» Initiative des participants de L'itinéraire, qui prennent aujourd'hui en charge plus de 50 % du contenu de sa publication bimensuelle, *Sentinelles* s'inscrit aussi dans cette double visée, personnelle et sociale. C'est ainsi plus de 500 textes qui ont été relus par une première équipe, puis 300 qui ont été soumis à un jury présidé par l'auteure Monique Proulx.

Il y a donc l'écriture des camelots, bien sûr. Les articles qui sont ici rassemblés laissent voir ses multiples rôles : parfois expression cathartique ; parfois besoin de faire entendre sa voix en sachant qu'un destinataire, anonyme ou non, l'entendra ; parfois désir de partager un point de vue, un savoir qu'on sait singuliers. Découvrir qu'on a cette puissance en nous, et qu'elle parvient par ailleurs à créer du lien social, à inscrire l'exclu dans la ville. Or, si elle se décèle dans certaines lignes, cette fonction de l'écriture en tant qu'écriture-de-camelot n'est pas sciemment mise de l'avant, se contentant de porter doucement le recueil ; et c'est là la brillance de *Sentinelles*. Les articles y apparaissent non contextualisés, accompagnés seulement de leur date de publication et du nom de leur auteur. Il ne s'agit pas de capitaliser sur l'expérience vivante, qu'on sent très bien en surplomb, mais de donner à lire ces mots pour eux-mêmes, dans leur qualité intrinsèque, et de les laisser vivre en dehors de leur créateur, comme on le fait pour toute littérature. Ainsi, si certains textes racontent des expériences troublantes (drogue, itinérance, abus de toutes sortes), ils prennent valeur d'une littérature de témoignage, et non d'un documentaire.

Chroniques quotidiennes de la précarité

Il se trouve une volonté de pérenniser une certaine forme de témoignage historique dans ce projet qu'est *Sentinelles*. À cet égard, il y a un air des *Chroniques de la vie quotidienne* (cette série de films réalisée par Jacques Leduc dans les années 1970)

dans les moments saisis que restituent les textes : anecdotes maintenant «anachroniques», reportages sur des situations précises, moments de vie et impressions fugaces ou prégnantes des poèmes et témoignages. On assiste à un montage de voix *chroniquant* ces 25 dernières années d'un point de vue excentré, dans un mélange d'individuel et de social englobant. Comme l'écrivait encore Jean-Marie Tison, «[l]'errance a plusieurs visages, l'itinérance en est un, et l'errance c'est l'urgence». C'est ainsi un éventail de portraits de l'errance prise entre fébrilité et fatigue, de l'urgence de vivre mais aussi de (se) survivre, du combat quotidien et des petites victoires qui se trouvent rassemblés ici, à partir de la poésie de Claude Dubuc : «[...] *Waiter, waiter, toé mon ami, dis-moé donc ça c'est quoi la vie sans la mort qui te guette, étrange misère. / Et pourtant j'étais né pour être libre*» ou de Josée Cardinal : «*Sur le béton le carton palpite, / L'encre suinte des journaux. // Un plaisir de ruelle / Injecte dans la routine / Une euphorie de cul-de-sac*» aux articles hautement politiques de Mathieu Thériault, dont l'éloquence, la véhémence et l'intelligence des propos écorchent les mythes sur la pauvreté et la dépendance que les figures de proue de notre société reconduisent perpétuellement à mots plus ou moins couverts. Dixit : «*Ce 17 octobre [2015] se tiendra au centre-ville la marche annuelle de Centraide dite des "1000 parapluies". Cette parade vise à marquer le coup d'envoi de la campagne annuelle de financement de l'organisme philanthropique. Pour l'occasion, toutes les grandes compagnies donatrices marchent avec des parapluies frappés de leur logo, qu'il pleuve ou non. Il y a toujours quelque chose de saisissant dans cette balade où les grandes entreprises et corporations défilent aux côtés des plus démunis et des représentants qui parlent en leur nom. Comprendons-nous bien, j'ai le plus grand respect pour les employés de ces sociétés qui acceptent une autre ponction sur leur paie afin de faire un don désintéressé pour une bonne cause. Sauf que je ressens toujours un profond malaise*

quand je vois les hauts dirigeants de ces entreprises accepter de "prendre la rue" aux côtés de ces "classes misérables" qu'ils ne côtoient autrement jamais. Outre que pour ces grandes sociétés, les dons aux bonnes œuvres sont en général synonymes de déductions d'impôts et de promotion "socialement responsable", il y a quelque chose de fondamentalement hypocrite de voir les plus mal pris marcher servilement avec les hauts représentants d'un système qui les maintient dans la misère.» Il y a aussi les coups de gueule, qui nous jettent au visage la réalité de la rue, en tant qu'espace partagé, pour ceux qui ne marchent pas dans la même direction que son flot en mouvement.

Mais *Sentinelles*, c'est aussi un autre regard sur la ville et sa réalité, dans une langue qui n'a pas à se tordre pour être «parlée» tout en étant soutenue, car il y a une voix derrière les mots, toujours, et les auteurs ne nous permettent pas de l'oublier. C'est le cas de Pierre Demers, dans son magnifique article de novembre 1999 intitulé «Parler tout seul dans la rue». «*Gregory John Joseph Pallarino, dit Greg, parle tout seul dans la rue, tout le temps, jour et nuit, nuit et jour, comme quelques autres itinérants du centre-ville. Comme cette dame avec ses sacs verts qui dort près de l'UQAM sur Berri, ou cet homme figé, assis sur un fauteuil roulant près du magasin La Baie rue Sainte-Catherine, surtout le soir. Lui, Gregory John Joseph Pallarino, dit Greg, a le propos moins agressif que celui de ceux qui nous bousculent parfois verbalement ou physiquement, presque aux coins des rues. Aussi décousu peut-être, mais plus joyeux. Il parle, mais aussi il chante. Je l'ai écouté parler et chanter un samedi soir, en octobre, au coin de Viger et Victoria, pas très loin de la tour de la Bourse. Il quêtait, mais sans trop de conviction. [...] "Huit, huit, huit, huit, huit, huit, huit, c'est mon chiffre chanceux", récitait-il. Et aussi : "Six, six, six, six, six, six." Vêtu d'un long manteau brun usé à la corde et d'une paire de bottes de caoutchouc réparées avec du ruban noir d'électricien, il portait une tuque. Sa barbe longue et grise*

donnait l'impression qu'il était plus vieux que son âge. Dans ses yeux bleus, la curiosité d'un enfant qui a refusé de vieillir, de prendre la voie des adultes. Et aussi l'innocence de ceux qui ont fait le choix de la rue. L'étonnement devant la circulation des touristes qui passent et ceux qui restent. Comme un passant sans mémoire.» Pierre raconte Greg, le baccalauréat en psychologie obtenu de l'université McGill en 1971, qui ne l'a pourtant pas empêché de «roule[r] sa bosse comme itinérant» pendant 23 ans par la suite. On se doute bien que Greg ne se parle pas tout seul dans la rue sans raison, Pierre le sait aussi : une brève parenthèse dans son texte est accordée à la question de la schizophrénie, qui touche de nombreux itinérants. Mais la question est vite évacuée, car «[quand Gregory chante en français avec son accent cassé d'anglophone, il improvise un refrain en l'honneur de son pays. Ça donne des phrases un peu naïves : "Je chante l'amour du Canada mon pays, la place au nord des États-Unis, la place la plus jolie pour les vacances, le plus beau pays du monde quand il fait beau dehors..."».

Parlons des formes de vie

On parle de plus en plus, depuis quelques années, de la politique de la littérature et des formes de vie, souvent dans l'espoir de faire de la lecture et du geste herméneutique un point de résistance au discours hégémonique dont on nous accable quotidiennement, l'amorce d'une ligne de fuite devant ouvrir la réalité à de nouveaux possibles. Dans *Styles. Critique de nos formes de vie*, son dernier ouvrage sur le sujet, Marielle Macé propose d'appréhender celles-ci de façon modale, c'est-à-dire dans

une reconnaissance de la multiplicité des modes d'existence allant au-delà d'une logique de la distinction, nécessairement hiérarchique. On peut reprocher à plusieurs des ouvrages qui s'inscrivent dans cette veine, dont celui de Macé, de tenir un discours presque éthéré, un propos inspirant à partager entre initiés mais dont on conçoit mal la portée plus large qu'il devrait avoir pour provoquer les mouvements sociaux qu'il souhaite voir advenir. Certes, les poèmes de Ponge, les romans de Proust et les écrits de Baudelaire sont des terreaux fertiles pour l'observation des tensions qui se jouent entre les formes de vie, ainsi que pour celle de ce que Deleuze appelait des «devenirs-mineurs». Mais une fois que ces corpus exemplaires ont permis la perception et la mise au jour de ce qui nous semble des possibilités politiques intrinsèques de la littérature, peut-être faut-il compléter le geste d'ouverture en reconnaissant la valeur fondamentale de l'expression directe – c'est-à-dire vécue autrement que dans la forme – de ces différentes formes du vivre, et donc en l'intégrant à cette réflexion.

Une publication comme *Sentinelles* permet de redonner son aspect essentiellement politique à la question, en laissant ces différentes formes de vie parler pour et en elles-mêmes, et en leur accordant la valeur de leur voix. Il s'agit bien ici, comme le disait Agamben, de veiller à ce que la vie ne puisse plus être séparée de sa forme, dans toute la complexité que cela implique – visée qui, devons-nous encore le rappeler, ne peut être accomplie si nous persistons à croire (ou à agir comme si nous croyions) que nous pouvons parler les formes de vie «marginales» (itinérance, mi-

norités ethniques, sexuelles ou de genre, etc.) en leur lieu et place. Le texte de Jean-Marie Tison est exemplaire à cet égard, montrant notre besoin de classer, de sous-classer et de reclasser ; besoin qui obscurcit la vraie question : ici, celle de la misère. Malgré les expériences et les thèmes récurrents, *Sentinelles*, dans sa singularité multiple, travaille à déconstruire cette logique de la distinction, en ne niant toutefois jamais son rôle. S'il y a bien un espoir qui porte ses textes, la réalité de l'habitus, du capital social et de la violence symbolique bourdieusienne ne peut y être repoussée du revers de la main et nous rappelle la nécessité de gestes concrets pour débayer la route aux lignes de fuite. On y voit sans cesse le débat qui se joue entre les différentes formes de la vie ; le combat entre la coercition des modes principaux de l'existence et le besoin de vivre autrement. À cet effet, Josée Cardinal écrivait dans «Lâche la lâcheté» : «Pourquoi l'avis / d'un tout croche / Compte moins pour moi / Que le verdict / D'un influent ? / Je vomis les hypocrites / Pourtant / À quelle gymnastique de serpent / J'suis pas prête / Pour que les retourneurs de veste / M'acceptent dans leurs rangs ?»

Il y a ici un lien inextricable entre le processus d'écriture, sa valeur singulière, les textes en eux-mêmes et leur valeur sociale. Dans une perspective d'ouverture et de décloisonnement de la littérature en vue d'un «repartage du sensible», *Sentinelles* mériterait de frayer son chemin dans le corpus de certains professeurs, non seulement de sociologie ou de politique (certains sociologues font déjà lire *L'itinéraire* à leurs étudiants universitaires), mais aussi de littérature. ■

Il ne s'agit pas de capitaliser sur l'expérience vivante, qu'on sent très bien en surplomb, mais de donner à lire ces mots pour eux-mêmes, dans leur qualité intrinsèque, et de les laisser vivre en dehors de leur créateur, comme on le fait pour toute littérature.